

## **Cannes 1978** Des goûts et des couleurs

Léo Bonneville

Number 93, July 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51181ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Bonneville, L. (1978). Review of [Cannes 1978 : des goûts et des couleurs]. *Séquences*, (93), 12–22.



CANNES 78

# Des goûts et des couleurs

Léo Bonneville

Ainsi donc encore une fois le palmarès du Festival International du film de Cannes aura déçu bien des critiques. Non pas qu'ils aient ménagé leur enthousiasme au Grand Prix obtenu par Ermanno Olmi pour **L'Arbre aux sabots** — loin de là — mais parce qu'ils ne trouvaient pas des films et des interprètes qu'ils attendaient au palmarès. Par exemple, la mise en scène du **Molière** d'Ariane Mnouchkine et l'originalité de **Cri de femmes** de Jules Dassin méritaient d'être récompensées. Et les interprétations d'Ellen Burstyn pour **Cri de femmes** de Jules Dassin et d'Alan Bates pour **An Unmarried Woman** de Paul Mazursky et **The Shout** de Jerzy Skolimowski tranchaient sur toutes les autres. On se demande comment le jury opère pour décerner ses prix et s'il ne serait pas préférable de

constituer un tribunal d'une trentaine de personnes qui verraient à apporter un meilleur équilibre dans l'attribution des récompenses. A moins que le tout soit à l'avenant et que l'arbitraire soit de mise. Alors pourquoi une compétition?

Cette année, avec le nouveau directeur général, Gilles Jacob, deux innovations appellent des commentaires. Tout d'abord, la veille de la clôture du festival, les journalistes ont bénéficié d'un film surprise. Le mot surprise était-il là pour éviter le retrait du film au cours du festival par le pays intéressé? Toujours est-il que nous avons eu droit au plus récent film d'Andrzej Wajda, **L'Homme de marbre**. Il s'agit d'une oeuvre courageuse, interdite à l'exportation, en raison de la critique acerbe que l'auteur fait du régime

polonais durant l'ère stalinienne. C'est le temps des records de production des héros de la classe ouvrière dont on expose de grandes photos sur la place publique. Justement une jeune femme prépare un film sur un ancien ouvrier de l'après-guerre. Il était considéré comme un champion poseur de briques. Et les recherches de la réalisatrice l'amènent à découvrir comment cet homme exemplaire a été broyé par le système. On voit tout de suite l'audace de Wajda qui ressuscite un temps peu glorieux. Le film ne porterait que de bonnes intentions s'il n'était animé d'un souffle qui, après un début lent et laborieux, ne nous lâche pas. Car Wajda décrit sans équivoque l'atmosphère de délation, de méfiance, d'inquisition qui fit naître des procès idéologiques et surgit des aveux spontanés. On dit que les Polonais font la queue pour voir ce film. Ce n'est pas tous les ans, dans un pays de l'Est, qu'un grand réalisateur prend le risque de critiquer des "vérités irréfutables". Verra-t-on jamais ce film chez nous? Ce serait "édifiant"!

D'autre part, le Festival a voulu donner plus d'éclat à la soirée de clôture. Il a convoqué un parterre de choix très limité au Palm Beach et lui a servi un spectacle — un show, pour mieux dire — à saveur américaine. Pendant ce temps, les journalistes et les autres, parqués dans la salle du Palais des festivals attendaient l'événement retransmis en direct sur un grand écran. Le tout commença à 20 h 45 alors que l'on nous avait convoqués pour 20 h 20. Et un bonimenteur du nom de Roger Pierre nous asséna les pires platitudes au point que la salle n'avait plus que le rire pour se défouler. Et ce fut le tour du Président Robert Favre-Lebret qui baragouina je ne sais trop quoi pour proclamer un premier prix. Et Bibi Andersson, faisant des efforts inouïs pour parler français (comme s'il n'y avait plus d'artistes français en France!), annonça les personnes qui devaient offrir les prix. Quand Lilli Palmer surgit, elle s'enferra en déclarant que le Grand Prix allait à Marco Ferreri. C'était faux. Elle se reprit donc pour reconnaître que Marco Ferreri méritait le prix de la mise en scène. C'était encore faux. Le prix allait à Nagisa Oshima pour **L'Empire de la passion**. Le rire était plus fort. Et tout fut d'une improvisation désar-

mante. La distribution se déroula rapidement, les lauréats passant presque en coup de vent. Toutefois l'orchestre se fit avantageusement remarquer. Le programme fut long. Heureusement trois personnes attirèrent l'attention soutenue des spectateurs-auditeurs. Les compositeurs Ennio Morricone et Nino Rota vinrent diriger quelques-unes de leurs compositions de musique de film. Le plus apprécié fut sans nul doute Anton Karas qui, avec sa cithare, nous rappela longuement l'air du **Troisième Homme**. Ici, la caméra cadrait habilement l'artiste et l'instrument et nous pûmes reconnaître la maîtrise d'Anton Karas. Ces quelques moments délicieux nous firent oublier une distribution des récompenses qui aurait profité à s'inspirer de la qualité, de la précision, de la perfection de celle des Oscars d'Hollywood. Tout n'est pas mauvais du côté du Pacifique. Ce qu'il faut regretter surtout, c'est cette communication que les journalistes avaient avec la salle en présence des lauréats. Les manifestations alors se faisaient vibrantes et sans équivoque. Craignait-on, cette année, des réactions trop fortes — n'a-t-on pas trouvé une bombe dans le Palais au cours du festival! Tout de même, pourquoi cette discrimination dans une fête qui se veut libérale et même populaire?

Comment rendre compte équitablement d'un festival qui, par ses différentes manifestations: la compétition, la Quinzaine des réalisateurs, la Semaine de la critique, Perspectives du cinéma français. Un certain regard, le Marché du film offraient un menu de plus de 500 films. Le pauvre journaliste n'avait que l'embarras du choix, sa puissance d'absorption lui donnant le loisir de connaître quatre, cinq ou six films par jour. Et pendant quinze jours. Il va sans dire que, dans ce compte rendu, il faut se limiter. C'est pourquoi, je ne donnerai ici qu'une brève critique des films de la compétition, amorçant chacune d'elle par une déclaration du réalisateur ou de l'auteur.

## MIDNIGHT EXPRESS (Grande-Bretagne)

**Midnight Express** est un film sur l'hypocrisie des condamnations pour faits de drogue, sur la brutalité de la vie carcérale, sur l'effarant chemin vers la folie, et par-dessus tout, sur le fait que l'important est de ne jamais désespérer. Alan Parker



Le film retrace l'aventure authentique de Billy Hayes qui, arrêté en Turquie alors qu'il allait s'embarquer pour l'Amérique avec cinq livres de hashish, a vu sa peine de quatre ans de réclusion — alors qu'il ne lui restait plus que cinquante-trois jours à purger — se commuter en condamnation à perpétuité, derrière les barreaux de la prison de Sagmalcilar. Alan Parker nous décrit, avec un réalisme effarant, la promiscuité, l'arbitraire, la torture qui atteignent le détenu dans une prison turque. Il va sans dire que ce film nous touche durement, quand on voit comment les conditions carcérales travaillent à avilir le détenu, à le diminuer, à le désespérer. Mais en voulant dénoncer l'injustice d'une loi qui prive l'homme de sa liberté pour la vie, alors que, dans un autre pays, la sentence aurait été beaucoup moindre pour le même délit, l'auteur n'a-t-il pas cédé à l'outrance? Le film se voit sans ennui, tant les effets sont spectaculaires. Alan Parker — le réalisateur de **Bugsy Malone** — aime secouer les spectateurs autant dans le drame que dans la comédie.

JUILLET 1978

## UNE NUIT TRÈS MORALE (Hongrie)

*Le film met en relief l'étrangeté comique d'une situation de base et égale le spectateur tout en l'attristant un peu.* Karoly Makk

L'auteur de l'admirable film **Amour** a trouvé dans une nouvelle de Sandor Hunyady un sujet assez délicat. Un jeune homme qui fréquente une maison close finit par se faire accepter par la patronne des pensionnaires et à élire domicile dans le dit lieu. Mais voici que la mère du jeune homme descend dans la ville et vient frapper à la porte où gîte son fils. On devine les situations bizarres que provoque cette présence inattendue. La mère finira par retourner chez elle ne soupçonnant rien de la vie équivoque de son fils. L'auteur fait preuve de beaucoup de subtilité pour épargner des révélations à la mère. Le film d'une moralité certaine arrive à nous amuser par l'ingénuité de la mère qui se plie à toutes les nécessités du moment. Il fallait la touche discrète et tendre de Karoly Makk pour donner à ce film l'ironie qui dissimule le déshonneur.

## LA FEMME GAUCHÈRE (Allemagne fédérale)

*L'histoire de ce film a commencé par une image en hiver.* Peter Handke

Rappelez-vous **La Vraie Nature de Bernadette** de Gilles Carle. Bernadette quittait son mari pour aller vivre à la campagne. Ici, elle (la femme sans nom) quitte son mari pour épouser la solitude. Ainsi recherchant la liberté totale, elle va traîner ses semelles, rompant presque toute communication verbale puisque le film est aux trois quarts muet. On a ainsi une longue déambulation qui n'est pas sans rappeler celles des films d'Antonioni, mais ce dernier donnait un sens profond à la démarche. Le parti pris évident de l'auteur n'est pas sans laisser car le film sombre dans le formalisme le plus éculé et les longs silences de la protagoniste ne sont pas sans suinter l'ennui. A vouloir trop gommer, on finit par oblitérer toute signification réelle.

## L'EMPIRE DE LA PASSION (Japon)

*Je me borne à exprimer et projeter devant vous cette vie humaine dénuée de sens, cet enfer qui, selon moi, reste toujours beau.* Nagisa Oshima

L'Empire de la passion fait suite à L'Empire des sens, mais ce dernier film prend ses racines dans la mythologie japonaise. Un conducteur de pousse-pousse est étranglé par l'amant de sa femme qui est complice. Tous deux font disparaître le cadavre dans un puits. Mais le fantôme du mort leur apparaît, les poursuit, les tenaille, les obsède. Ils ont peur. Et la nature s'en mêle. Vent, pluie, neige, tremblements de terre, bruit des insectes amplifient leur inquiétude, leur trouble profond. Maintenant ils ne trouvent plus de repos jusqu'à ce que la justice humaine ait accompli son oeuvre. Film moins puissant que le précédent, mais plus riche de significations: c'est l'excès d'amour qui crée le malheur et le souffle tragique qui emporte l'oeuvre montre assez que l'enfer est vraiment sans espoir. Faut-il s'en tenir à la parole de Bouddha: "La clé du bonheur est dans l'abandon des passion."? Mais alors où serait le vertige de la vie?

## LE RECOURS À LA MÉTHODE (Mexique-Cuba-France)

*Le premier texte que l'on fait étudier aux écoliers latino-américains, c'est le Discours de la méthode. Et pourtant, l'Amérique latine est un continent anti-cartésien.* Alejo Carpentier

Cette déclaration au romancier Alejo Carpentier, dont le livre a servi de base au film, nous annonce une oeuvre baroque d'une verve capiteuse. En effet, le protagoniste du film n'est autre qu'un petit dictateur dont la puissance éclate dans le plaisir comme dans la cruauté. Ce parvenu qui se pique de culture française finit toujours par avoir raison parce que son pouvoir est sans limite. Il ne fait aucun doute que le réalisateur — par l'intermédiaire du romancier — trace le portrait des dictateurs sud-américains dont les noms viennent spontanément sur la langue. Ce film, rempli de péripéties, ne manque pas d'ironie sarcastique ni de rebondissements loufo-

ques. Malheureusement le foisonnement, les répétitions empêchent le film d'atteindre une perfection enviable. Tout de même, Miguel Littin (un Chilien) a trouvé pour interpréter ce "premier magistrat" un acteur (Nelson Villagra) qui affiche une carrure, une force, une décision qui l'identifient à son rôle.

## DESPAIR (Allemagne fédérale)

*Ce film est dédié à Antonin Artaud, Vincent Van Gogh et Unica Zurn.* Rainer Werner Fassbinder.

Cette dédicace a trois suicidés indique assez dans quel sens va le film *Despair*. Herman, émigrant de Russie, en a assez de fabriquer du chocolat. Il cherche des sensations plus fortes. Il veut se dédoubler. C'est ce qu'il fait un jour — grâce à des miroirs — en se regardant faire l'amour avec sa femme Lydia. A partir de cette illumination, il n'a qu'un but: trouver son double. Il le rencontre lors d'un voyage et cette présence l'obsède. Maintenant il désire disparaître pour se glisser dans la peau de son double: Félix. Tout le film rapporte cette démarche laborieuse d'un homme en quête de son identité. Dirk Bogarde donne son image inquiétante et trouble à ce personnage désespéré emprunté à une nouvelle de Vladimir Nabokov.

## THE SHOUT (Le Cri) (Grande-Bretagne)

*Je suis un humaniste et l'échelle humaniste est la seule que l'on puisse utiliser pour évaluer un artiste.* Jerzy Skolimowski

C'est un film d'une puissance remarquable, utilisant le matériau visuel et sonore avec un heureux discernement, que nous donne Jerzy Skolimowski. Ce cri, il fallait qu'il éclatât dans toute la salle pour provoquer à la fois le malheur et la stupéfaction. Et l'effet fut saisissant. Lors d'un match de cricket, Crosslet, patient de l'asile psychiatrique, raconte à Robert un récit macabre et sombre car Crosslet possède un pouvoir inouï: il peut tuer avec un cri. En effet, au cri de Crosslet les maisons frémissent, les moutons tombent et Harry s'écroule frappé à mort. On le voit, ce film fantastique se déroule avec la puissance de l'authenticité.

Alan Bates donne à son personnage sa carrure, sa force et sa détermination. **The Shout** est un film qui rappelle les mythes primitifs et qui témoigne d'une écriture moderne et fascinante.

### **VIOLETTE NOZIÈRE** (France)

*Violette est l'illustration parfaite de l'ambiguïté naturelle de l'être dont l'épanouissement n'est possible que dans un milieu qui ne l'écrase pas.*  
Claude Chabrol



En fouillant dans la chronique judiciaire, Claude Chabrol a trouvé la triste histoire de Violette Nozière qui a empoisonné délibérément son père. Elle rêvait de falbalas, de vie mondaine et pour cela elle puisait dans la bourse de son père, elle rentrait tard le soir, elle faisait vivre un étudiant famélique. Et pourtant elle semble douce la petite Nozière, sans éclat, sans parade, mais elle vit tout en dedans et possède des pensées secrètes. Claude Chabrol — qui ne manque pas de

métier — nous donne ici une oeuvre soignée, un peu froide, stylisée même qui, malgré un sujet proche du mélodrame, laisse le spectateur plutôt indifférent. Il manque à ce film une pointe de sensibilité qui aurait pu en faire un grand film. Isabelle Huppert incarne Violette Nozière avec discrétion et humilité. Elle ne renouvelle pas la performance dont elle avait fait preuve dans **La Dentellière**. C'est que son rôle — malgré son importance — est assez effacé. Toutefois elle a mérité le prix d'interprétation féminine.

### **LES ÉPAVES DU NAUFRAGE** (Espagne)

*Je suis un vitaliste. Je crois que l'Espagne est différente car c'est l'unique pays où les gens ne boivent pas seuls.* Ricardo Franco

Après le saisissant **Pascual Duarte** (1976), Ricardo Franco nous donne, avec **Les Epaves du naufrage**, un film d'un tout autre ton. Son protagoniste est un jeune homme de vingt-huit ans, expert dans le mensonge et qui, ayant marre de voir tous ses rêves sombrer, décide d'entrer dans un asile de vieillards comme jardinier — métier qu'il ignore complètement. Et là, il fait la connaissance d'un impétueux vieillard, "le maestro", qui donne du fil à retordre aux religieuses de l'hospice. Mateo écoute avec ravissement les histoires incroyables de cet ancien "grand acteur" qui n'a rien perdu de sa verve. Et Mateo finit par confondre rêve et réalité, vérité et mensonge. Si Ricardo Franco remplit le rôle de Mateo avec timidité et embarras, par contre, Fernando Fernan Gomez donne à son personnage, "le maestro", une figure haute en couleurs et pleine de vitalité.

### **SPIRALE** (Pologne)

*Si, au lieu de faire de l'histoire, nous faisons plutôt de la chronique humble et quotidienne, c'est par respect élémentaire du spectateur auquel nous voulons offrir un produit authentique.* Krzysztof Zanussi

C'est d'un homme malade qu'il s'agit ici et qui veut en finir avec la vie. Il jette ses clefs de voiture et veut aller terminer ses jours sur les hauteurs d'une montagne neigeuse. Auparavant, il aborde dans un refuge où il agresse les gens sans merci. Toutefois quand ils apprennent que l'homme a disparu dans la montagne, ils partent à son secours. Bref, le film rapporte les derniers moments de cet ingénieur manipulé sans savoir au juste par qui et qui souffre dans un hôpital où le secret médical entretient son angoisse. La caméra s'emploie à nous découvrir l'homme "persécuté" et à nous montrer ceux qui gravitent autour de lui. A la première partie qui déploie les splendeurs des montagnes enneigées, succèdent les rapports du malade incurable avec les gens de l'hôpital. Et dans un moment de défection, l'homme chute en bas d'une fenêtre. Suicide ou accident? Mais l'auteur n'en reste pas là. Il nous montre le malade ou mieux l'homme s'avançant dans la lumière. Est-ce l'espoir au coeur du désespoir?

### **COMING HOME** (Retour) (Etats-Unis)

*Coming Home restitue en clair, je l'espère, l'atmosphère des U.S.A. à un moment charnière de leur histoire. Evoquant à distance la violence des combats, il exprime, de manière intimiste, un point de vue qui se révèle être, en profondeur, celui d'une nécessaire réconciliation.* Hal Ashby

Jane Fonda a souvent fait parler d'elle à propos de la guerre du Vietnam. Elle a travaillé avec Hal Ashby et Waldo Salt pour développer le sujet de **Coming Home**. En fait, le film avait été conçu dès 1970 et retrace la prise de conscience d'une jeune bourgeoise californienne et femme d'officier. Le film nous parle des conséquences de la guerre. C'est au contact d'un ancien combattant privé de ses jambes que cette femme découvre le terrible visage de la guerre, au point que sa vie sentimentale en est bouleversée. Jon Voight incarne avec beaucoup de subtilité et de passion ce personnage un peu exalté. Mais voici que le retour du mari provoque un changement de

ton subit. Trois personnages s'affrontent durement et le mari ne résiste pas à la scène explosive et au geste grandiloquent: il se jette dans l'océan. Cette finale inattendue fait basculer le film dans un mélo qui laisse le spectateur indifférent, tellement l'acte suicidaire part d'un emportement mal exprimé.

*Voir la critique élaborée de Marc Letremble,*  
p. 28

### **THE CHANT OF JIMMIE BLACKSMITH** (La Complainte de Jimmie Blacksmith) (Australie)

*La Complainte de Jimmie Blacksmith est l'histoire d'un métis mi-blanc mi-aborigène qui quitte sa tribu et essaie de faire sa vie dans la société blanche.*  
Fred Schepisi

L'histoire vécue se situe au début du siècle en Australie. Elevé par un pasteur protestant, Jimmie Blacksmith ne trouve sa place ni avec les siens, ni avec les Anglais. Devenu nomade avec son frère, il va affronter les Blancs auxquels il n'accordera aucune indulgence. D'où les meurtres successifs à la hache, au fusil qu'il accomplira froidement. C'est dire que le film baigne dans le sang et que l'auteur n'échappe pas à une explosion de violence. Quoiqu'il étudie assez bien son personnage pour que le spectateur comprenne la réaction de Jimmie, il n'empêche que le réalisme intolérable des scènes de brutalité gêne le film. Reconnaissons que Tommy Lewis joue son personnage avec conviction.

### **AN UNMARRIED WOMAN** (Une Femme libre) (Etats-Unis)

*J'ai voulu faire un film sur une femme qui ne soit pas une "perdante", sur quelqu'un qui avait mené une vie agréable (son mariage n'est pas un échec) et qui découvre qu'elle a vécu en fait à l'ombre de son mari.* Paul Mazursky

Paul Mazursky aime tracer des portraits de son pays. Il excelle à analyser le com-

SÉQUENCES 93

portement de ses compatriotes sous les thèmes de la sexualité, de la famille, du mariage, de la vie conjugale. Ici, dans **An Unmarried Woman**, Erica voit son mari l'abandonner sans raisons apparentes. Elle n'en continue pas moins son travail dans une galerie de peinture mais décide de garder son indépendance, renonçant à trouver un compagnon malgré les conseils de ses amies et de son analyste. Vous pensez bien que le ton ironique, le rythme emporté donnent à cette comédie de moeurs l'image de femmes insatisfaites et tournées vers leur ego. Jill Clayburgh traduit un personnage au visage inquietant.

Voir la critique élaborée de Maurice Elia, p. 26

### **CRI DE FEMMES** (Grèce)

*Mon film concerne le risque absolu qu'une femme prend, lorsqu'elle bâtit sa vie entière autour d'un homme et la violence qui peut résulter lorsqu'une confiance aveugle est trahie. Jules Dassin*



C'est à Médée que Jules Dassin emprunte le sujet de son film. Mais il construit son scénario sur trois personnages qui finiront par se fondre en un seul. Médée (de la tragédie grecque), Maia (qui va jouer le rôle de Médée au théâtre) et Brenda (étrangère vivant en Grèce qui a tué ses trois enfants parce que son mari était épris d'une jeune Grecque). On

JUILLET 1978

soupçonne les enchevêtrements, les chassés-croisés que Jules Dassin a donnés à son montage pour suggérer et imposer la Médée incarnée par Mélina Mercouri. Le film se suit avec un intérêt constant et les scènes de théâtre s'unissant aux scènes du film constituent un mariage éblouissant. Mais ce qui domine dans ce film, c'est la présence inoubliable d'Ellen Burstyn, dans le rôle de Brenda. Elle crée une composition étonnante à la fois de vérité, de tendresse et de profondeur. On comprend mal que cette puissante actrice (d'une modestie admirable) ait été négligée par le jury. Quelle injustice!

### **WHO'LL STOP THE RAIN?** (Les Guerriers de l'enfer) (Etats-Unis)

*Les trois personnages principaux sont de purs produits de notre époque et je suis avec eux contre le reste du monde. Karl Reisz*

Quel est cet enfer dont il est question ici? La drogue. En fait, on assiste à une interminable poursuite, scandée d'effets spectaculaires pour sauver quelques kilogrammes d'héroïne pure... Comment ne pas penser, en voyant les trois personnages jamais tranquilles, toujours sur le qui-vive, en des affrontements d'une violence inouïe, à un nouveau **Trésor de la Sierra Madre**, mais un **Trésor** dont l'enjeu provoquerait non seulement de la méfiance, du cynisme mais de la vengeance et du sang? Car au bout de ce film épuisant, il ne reste que quelques poussières de "came" emportées par le vent.

### **RÊVE DE SINGE** (Italie)

*Après Rêve de singe, parler du couple, ce sera parler dans le vide. Car il n'y a plus quête du couple mais recherche d'une nouvelle société. Marco Ferreri*

Marco Ferreri ne cesse de provoquer les spectateurs. Après **La Grande Bouffe**, **La Dernière Femme**, **Rêve de singe** continue ses paraboles. Tout ici est symbole — un peu lourd comme son auteur et son protagoniste, Gérard Depardieu. Ce dernier incarne un La Fayette qui n'a conservé que des lambeaux d'histoire et qui finit par perdre la parole au

17

bénéfice d'un sifflet. Il gravite autour d'une petite communauté qui recherche l'amitié. Cette recherche tend vers l'évolution ou peut-être vers la révolution. Luigi, joué par Marcello Mastroianni, représente l'homme de la démocratie mais aussi de la peur atomique et de l'invention de la pilule. Ajoutons le conservateur du musée qui s'agitte entre l'érotisme et la culture. Il refusera le bébé singe, fils de King Kong, parce qu'il vit dans un autre monde. Luigi, qui n'a aucun sens de la paternité, finira par le donner à La Fayette... Ce singe, c'est pour l'auteur, le commencement et l'aboutissement de l'homme. Il ne faut pas oublier les rats, toujours ramenés à la surface de la terre par notre grande peur métaphysique, nous prévient Marco Ferreri. En somme, le réalisateur dynamite les valeurs humanistes de notre civilisation. Trois suicides, l'incendie d'un musée (représentant le passé) rasent l'histoire. Film d'instinct où l'homme de transition se cherche. Film facile à voir parce que sans effets acrobatiques mais difficile à décrypter par tous les plans énigmatiques qu'il renferme. Film qui interroge, qui inquiète, qui souvent déconcerte qui nous taraude intérieurement par cette vision au-delà de l'apocalypse.

### **ECCE BOMBO (Italie)**

*Mon film est une histoire ironique et impitoyable des jeunes pour les jeunes d'aujourd'hui.* Nanni Moretti

Il paraît que la critique italienne ne tarit pas d'éloges pour ce film. Et Alberto Moravia écrit: "Nanni Moretti reprend la tradition des acteurs-réalisateurs qui allait de Chaplin à Tati." C'est bien uniquement par sa présence comme acteur-réalisateur que peut se comparer le rôle de Nanni Moretti dans son film qui n'est qu'un long bavardage entre jeunes. Et vouloir dire que **Ecce Bombo** est l'équivalent des **Vitelloni** de Fellini, c'est faire injure à ce dernier. Car le film de Fellini présentait cinq jeunes gens qui traînaient leur carcasse dans la ville de Rimini. Ici, nous assistons à des discussions sans fin qui représentent sans doute une sorte de loghorrée interminable de jeunes verbeux. Tout le film est d'une longueur pénitentielle.

### **MOLIÈRE (France)**

*C'est la vie d'un honnête homme qui mène jusqu'à l'épuisement une lutte incessante pour exercer son art en ce siècle de répression et d'hypocrisies violentes.* Ariane Mnouchkine



Il aurait fallu intituler ce film Molière et son temps. Et encore la place de Molière est mince dans ce film de quatre heures. C'est peut-être la plus grande faille de l'auteur d'avoir voulu étaler une époque en sacrifiant celui qui en était le protagoniste. Son goût pour la recherche historique l'amène à nous donner des images fastueuses, des séquences superbes, des paysages variés, des décors précis. Rien donc ne manque dans cette gigantesque fresque et j'avoue qu'on ne se fatigue pas à assister à l'éducation du jeune Poquelin, à voir la troupe partir en tournée, à surveiller les réactions étudiées de Louis XIV... mais l'auteur nous dit, en somme, peu de chose sur la vie de Molière, sur son oeuvre elle-même. Et sa mort qui n'en finit plus, dans une ascension plus symbolique que réaliste, nous éloigne de l'histoire. On sait que Molière est mort sans grandiloquence, dans son domicile qui se trouvait tout à côté du théâtre où il s'évanouit, se coucha paisiblement en murmurant: "Je

SÉQUENCES 93

voudrais un petit morceau de fromage". Mais cela était trop simple, trop terre à terre pour une réalisatrice qui manifeste un sens épique étonnant. Il n'empêche que ce **Molière** a toutes les qualités d'une grande fresque historique.

### **LES YEUX BANDÉS** (Espagne)

*Je me suis souvent posé la question et je continue de me la poser, de savoir jusqu'à quel point on peut rester en marge des actes de barbarie qui se commettent autour de nous. Carlos Saura*

Le film de Carlos Saura est d'une construction très intelligente. Une simple lecture en dissimule bien des facettes. Luis est metteur en scène et professeur de théâtre. Au cours d'une conférence de presse, une femme dont les yeux étaient bandés est venue raconter la torture qu'elle a subie dans un pays autoritaire. Luis prépare justement une pièce sur la torture. Il a choisi Emilia qui se confond avec la femme aux yeux bandés et dont il fait sa maîtresse. Et pendant que la pièce se prépare, Luis reçoit des lettres de menace. Le film passe du théâtre où le metteur en scène travaille au tribunal où l'inconnue témoigne. C'est dire toute la complexité de l'oeuvre que Saura maîtrise avec beaucoup de brio. Mais est-ce par abus de témoignages ou par le "discours" politique trop évident, le film devient un brillant exercice intellectuel qui laisse le spectateur réfléchir sans beaucoup le toucher malgré la scène finale violente qui évoque le massacre des cinq avocats progressistes de la rue Atocha, à Madrid.

### **BRAVO MAESTRO** (Yougoslavie)

*Voici l'histoire d'une carrière exceptionnellement réussie, de la manipulation de destinées et du destin de la manipulation. Rajko Grlic*

Vitomir Bezjak, étudiant brillant, voit sa composition refusée au profit de celles de musiciens renommés. Mais il épouse la fille d'un directeur important qui lui apporte son influence. Il sera donc joué à l'opéra. Toutefois, il s'avère que sa symphonie n'est

qu'une compilation grotesque d'oeuvres connues. Comme la salle lui est déjà acquise, il recueille des applaudissements frénétiques. Seul un musicien de l'orchestre — un ami sincère — le siffle et Vitomir n'entend que ce sifflement réprobateur. Hélas! le bavardage constant, le récit ennuyeux, l'interprétation terne ont fait de ce film un des moments les plus lourds du festival.

### **PRETTY BABY** (La Petite) (Etats-Unis)

*Mon idée était de troubler le spectateur, de lui montrer que le vice peut être exquis, que rien n'est aussi simple. Louis Malle*



Ce que Louis Malle a réussi de mieux dans ce film, c'est la reconstitution de la Nouvelle-Orléans, au début du siècle: les taudis lépreux et baroques de Storyville, le quartier interdit, la gaieté emportée du ragtime, la mélancolie lancinante des blues, les jeux ésotériques des adeptes du vaudou et surtout le charme séduisant de l'enfance. Car la Louisiane était aussi l'Etat des "Child Brides". Alors **Pretty Baby** raconte l'histoire d'une enfant de douze ans élevée dans une maison close et profitant amplement de la situation sans complexe. Cette petite partage la vie des "pensionnaires" avec dureté et lucidité n'épargnant pas ses caprices et ses sautes d'humeur. Après un mariage avec le photographe Bellocq (discrètement interprété par Keith Carradine), la petite sera reprise par sa mère et envoyée à l'école. On

voit alors toute l'hypocrisie bourgeoise réapparaître. C'est ainsi que Louis Malle continue à provoquer le monde bourgeois qu'il dit détester. Film provocateur aux images d'une moiteur transparente, souverainement saisies par le directeur de la photographie Sven Nykvist, de la "troupe" d'Ingmar Bergman.

## L'ARBRE AUX SABOTS (Italie)

*J'ai essayé d'oublier le cinéma et je me suis plutôt appliqué à me rappeler que je suis avant tout un paysan.* Ermanno Olmi

Quelle oeuvre étonnante! Étonnante parce que sortant de l'ordinaire. Dans la noble lignée de Robert Flaherty, Ermanno Olmi a relu ses notes prises vers les années 50. Qu'y a-t-il trouvé? des souvenirs d'enfance, le monde paysan de ses grands-parents: la ferme, les animaux, des histoires racontées dans les étables, le passage du colporteur, la noce à la campagne, bref les saisons de la nature qui sont aussi celles de la vie. Et avec cette "mémoire", il a construit un film où se succèdent naissance d'un enfant, mise à mort d'un cochon, chute de la neige... Et cela entonne un "chant" d'une beauté inestimable. Pour la vérité de son récit, l'auteur a trouvé d'authentiques paysans qui parlent le dialecte de Bergame et il leur a laissé leur idiome. "Ils comtempaient leur monde pour la première fois", rapporte Olmi. D'où ce magnifique chant de la terre interprété avec une vérité bouleversante. Cette chronique familiale se déroule en 1900. (Nul rapport avec le film de Bertolucci). Une petite communauté — elle se compose de quatre ou cinq familles — lutte contre la misère et travaille durement. Mais Baptiste décide d'envoyer son fils s'instruire pour améliorer sa situation plus tard. En route, il perd un sabot. Son père ira de nuit couper un arbre sur le terrain du patron pour tailler à son fils le sabot qui lui manque. Le patron furieux de cet acte renvoie la famille. Hélas! la peur retient les autres familles dans le silence. Dans ce film, on parle peu. Ce sont les images qui racontent. On découvre alors les traditions, les croyances, les coutumes qui alimentent la foi de ces gens simples. Et l'on se rend compte que **L'Arbre aux sabots** est un hommage sans

nostalgie au passé. Ce film de trois heures est l'oeuvre totale d'Ermanno Olmi. Il est l'auteur à la fois du scénario, des dialogues, de la photographie, de la mise en scène et du montage. Oeuvre admirable, pénétrante, inoubliable, simple comme un tableau de Le Nain, sublime comme une cantate de Bach et poétique comme un chant de Virgile. Jamais palme d'or ne fut mieux méritée; jamais le Jury oecuménique ne fit meilleur choix.

## UN FILM MARATHON

Il y a deux ans, nous avons eu droit à un film de cinq heures: *1900* de Bernardo Bertolucci. Nous pensions que ce record était incontestable. Eh bien! il fut battu, cette année, par le film de Hans-Jurgen Syberberg intitulé **Hitler, un film d'Allemagne**, qui comprend quatre parties et dure sept heures. Le film a été projeté en deux séances successives: la première de 8 heures à 13 heures, avec une heure d'entr'acte, et l'autre de 14 heures à 17 heures. Ce film se veut la troisième partie d'une trilogie comprenant **Ludwig, requiem pour un roi vierge** et **Karl May, à la recherche du paradis perdu**. Comme dit l'auteur, le film "n'est pas un porno, ni un underground, ni un bon divertissement, ni un documentaire, ni une critique sociale, ni un film hollywoodien, ni un spectacle d'horreur; mais plutôt un voyage au coeur de la nuit, un voyage infernal au paradis perdu, dans notre moi profond." C'est dire toute la complexité de cette oeuvre. Pour en avoir une faible idée, qu'il suffise de dire ici que l'auteur, à l'aide de décors en trompe-oeil, de marionnettes, de mannequins, donne la parole à Hitler, à Goebbels, à Himmler, à Speer... qui rappellent l'éternel rêve allemand. Nous avons eu droit aussi à toutes sortes d'explications qui évoquent Thomas Mann le banni, l'écran démoniaque, la cosmogonie d'Horbinger, le saint empire germanique... Tout cet amoncellement de mots, de réflexions, de commentaires, défilent sans arrêt attestant que l'idéalisme allemand a été perverti par Hitler et sa clique et que le Saint Graal est perdu à jamais. En effet, la dernière image du film fait éclater des étoiles au milieu desquelles apparaît le Graal, symbole du silence de la mélancolie.

## LE CANADA À L'OMBRE

Cette année, la présence du Canada à Cannes a été d'une discrétion inhabituelle. Aucun long métrage n'apparaissait dans les différentes sections du Festival. Il y eut des représentations de films canadiens au Marché du film mais cela resta très marginal. Le Bureau du Canada, toujours installé au Carlton, a semblé travailler au ralenti. On ne sentait pas l'activité fébrile des années passées. Cependant un court métrage avait été sélectionné pour la compétition. Cette année, tous les courts métrages étaient présentés les uns à la suite des autres dans une même séance. Nous avons vu tous ces films plus ou moins ennuyeux et banals. Un seul ressortait de l'ensemble et reçut des applaudissements nourris du public. C'était **L'Affaire Bronswik** que présentait le Canada. Le soir de la lecture du palmarès, tout le monde s'attendait à ce que ce film reçut la meilleure récompense pour les courts métrages. Il n'en fut rien. Le jury accordait trois prix à trois films étonnants par leur banalité et leur platitude. Allez comprendre comment fonctionne l'«ordinateur» des jurés?

## LA VICTORINE

Au cours du Festival, les journalistes canadiens ont été invités à visiter les studios de La Victorine. Les lieux appartiennent

toujours à la ville de Nice, mais la Société internationale des Films de la Victorine Inc. (VIF), dont le siège social est à Montréal, a loué les studios pour une période de trois ans. M. Claude Tedguy a pris en charge l'administration et le développement des studios. M. J.-P. Boegner a expliqué que la VIF était une société indépendante et a ajouté qu'«essayer d'ignorer les goûts du public américain ou de ne pas tenir compte des standards actuels définis par les réseaux de télévision américains seraient un suicide.» C'est dire que la VIF compte réaliser des coproductions et trouver une «qualité internationale». On se demande: qu'est-ce qu'une qualité internationale et de quelle origine seront les produits de la VIF? Déjà cinq films sont annoncés dont **Killing Season** (budget \$3 000 000) **Casino** (budget \$2 400 000) **Nijinsky** (budget \$10 000 000). Et différents pourparlers laissent prévoir huit autres films. Nous avons pu parcourir les plateaux de La Victorine. Un plateau était occupé par le tournage de **Passage** avec Anthony Quinn... Mais ces studios demandent réfection et une modernisation qui nécessiteront des accessoires indispensables pour obtenir des résultats rassurants. VIF vise le marché mondial. Pourvu que les films ne sortent pas insipides et neutres. Déjà \$60 000 000 sont consacrés à des productions. Espérons des produits intéressants et de haute qualité. L'avenir - prochain - nous le dira.

L'Arbre aux sabots

